

P. VALDELIÈVRE

LES AILES

QUI VIRENT

P O È M E

*Illustré de bois gravés
de J. DEZITTER*



chez Émile RAOUST
11, Rue Neuve, 11
LILLE
—
1946

P. VALDELIÈVRE

LES AILES
QUI VIRENT

*“ Ecce elongavi jugiens,
et mansi in solitudine ”.*

chez Émile RAOUST
11, Rue Neuve, 11
LILLE
1946

Il a été tiré de cet ouvrage :

*deux exemplaires hors commerce, numérotés 1 et 2,
sur papier velin pur fil Lafuma ;*

*trois cents exemplaires, numérotés de 3 à 302,
sur papier velin blanc.*

Exemplaire N° 53

**ŒUVRES POÉTIQUES
DU MÊME AUTEUR**

Les Heures Émues (1912). Édition du Beffroi, Paris (*Épuisé*).

Joies et Tristesses (1922). Édition illustrée A. Blaizot, Paris.

Ma Petite Patrie (1925) d°

La Rançon du Progrès (1928). Édition L. Danel, Lille.

La Tétralogie des éléments :

La Poésie de la Mer (1932). Édition illustrée La Caravelle, Paris.

La Terre, poèmes géorgiques (1935). d°

Le Poème du Vent (1937) d°

La Splendeur du Feu (1939) d°

Croquis d'Algérie (1939). d°

Douze Sonnets votifs manuscrits (1939). Édition E. Raoust, Lille.



LES AILES QUI VIRENT



Quand je vois les moulins tourner allègrement
En profilant au loin leur belle silhouette,
Je sens monter en moi comme un enivrement
Qui m'étonne moi-même et met mon cœur en fête,
Tant leur ébattement est alerte et joyeux,
Et tant ils sont auréolés de poésie.

Et quand je m'abandonne à ce plaisir des yeux,
L'imagination que le rêve a saisie
S'échappe et vagabonde au delà du réel :
Je ne sépare point les moulins, de la Flandre,
Ils sont un élément du décor de son ciel,
Et l'horizon sans eux, quoi qu'on puisse prétendre,
Ainsi qu'un moribond acceptant de souffrir,
Chaque jour un peu plus perd son charme et sa joie.
Et le poète pleure en les voyant mourir !
Vielliss et malmenés par le temps qui rudoie,
On voit encor tourner les derniers survivants
Où l'âme du terroir semble exhiler sa peine,
Et dans leurs bras tendus cherchant les quatre vents,
C'est toute la beauté placide de la plaine.
Et parfois je m'attarde à rêver sans effort
D'un intime colloque empli de confidences :

LE POÈTE

Bonjour Meunier ! Veux-tu que je vienne à ton bord ?
J'ai fui de la cité les rauques turbulences,
J'ai secoué l'ennui des soucis journaliers,
Et veux me reposer parmi ta solitude.

LE MEUNIER

Approche, ami ! Parmi les accueils familiers
Le mien sera toujours, sois sans inquiétude,
Honnêtement loyal pour qui me tend la main.
Viens : gravis les degrés par lesquels on accède
En cet étroit logis qui retient mon destin.

LE POÈTE

Me voici, m'appuyant sur la rampe qui m'aide,
Et par ces échelons que les pas ont usés,
On dirait que je sors de cette foule humaine,
La tourbe des aigris et des désabusés,
Pour m'élever parmi quelque sphère sereine
Empreinte de douceur, de calme et de beauté.

LE MEUNIER

Entre, Poète ami ; sur mon seuil solitaire
Reçois la bienvenue où tu voudrais goûter
Ce repos de l'esprit si rare sur la terre.
Car ici, sache-le, dans mon isolement
Tu trouveras la paix que tant d'hommes désirent,
Le rêve dans l'éveil, et l'oubli du moment.

LE POÈTE

C'est ici que tu vis, sous ces ailes qui virent
Au-dessus de la foule, à mi-chemin du ciel ?

LE MEUNIER

Sans doute, c'est pourquoi règne en mon ermitage
Un bonheur qu'on croirait au-dessus du réel.
L'existence pour moi chaque jour se partage
Entre la solitude où s'inscrit mon destin,
Et la loi du travail qui brise et reconforte,
Mais l'ennui dévorant ne m'a jamais atteint.
Que dis-je solitude ? En franchissant ma porte
Peut-être as-tu pensé que j'étais seul ici.

LE POÈTE

Qui partage avec toi l'existence d'ermite ?

LE MEUNIER

Oh personne, à coup sûr ! Mais retiens bien ceci :
C'est l'âme du moulin qui nuit et jour palpite
En cet étroit réduit, et moi qui la comprends
Je ne suis jamais seul, car je vis avec elle.

LE POÈTE

Oh, que j'aime écouter ces mots exubérants
Par quoi ton cœur fervent s'anime et se révèle :

Quiconque est solitaire est poète, à coup sûr,
Et le colloque intime avec l'âme des choses
Exalte au jour le jour ce qu'on a de plus pur,
Parmi l'enchaînement des effets et des causes.

LE MEUNIER

Vois-tu, dans mon moulin, trompé par le décor,
Je me crois quelquefois au centre d'un navire:
Ainsi que le marin, je suis maître à mon bord
Et dois compte à Dieu seul du sort de mon empire.

LE POÈTE

O splendeur de la force et de l'autorité !

LE MEUNIER

Lorsque le vent du large assène sur mes voiles
Le poids de son effort d'impétuosité,
Je l'entends qui gémit, fuyant au long des toiles,
Comme le matelot l'écoute frissonner
Dans l'entrelacement des haubans et des drisses.
Et sous l'assaut brutal de ce choc effréné,
Du faite jusqu'au pied, craque tout l'édifice,
Ainsi que souffre et geint sous les coups de la mer
La carène vibrant de toute sa membrure.

LE POÈTE

Oui, comme le marin attendant tout de l'air,
Le concours efficace et sain de la nature
Guide seul ton travail et l'effort de tes jours.

LE MEUNIER

Si je jette un regard à travers la fenêtre,
Comme par un sabord, pour voir les alentours,
C'est une mer aussi que je vois apparaître,
Où moutonnent sans fin les vagues des moissons,
Tandis que tout au loin les mâts des houblonnières
Que la brise du large agite de frissons,
Semblent comme un essaim de nefes aventurières
Qui, cinglant sous le vent, tendent vers l'horizon
Le galbe gracieux de leurs vergues penchées.
Vois-tu comme à nos pieds s'accroupit ma maison :
Il faut que son toit bas dont les tuiles léchées
Saillent en rouge vif au milieu du décor,
N'oppose nul obstacle au grand vent de la plaine.

LE POÈTE

En effet, rien ne doit arrêter son essor
Pour frapper librement les ailes qu'il entraîne,
Et je vois ta maison tapie au plus profond
Entre les contreforts où le pivot se dresse.

LE MEUNIER

Et comme le marin descend dans l'entrepont,
Je descends chaque soir à l'heure où le jour baisse
Marquant pour moi la fin du labeur journalier,
Pour trouver le répit après la lassitude,
Où parmi la tiédeur intime du foyer
Je jouis d'un repos exempt d'inquiétude.
Si tu savais, ami, ce que peut renfermer
De douceur et d'amour un tel foyer de Flandre
Sous son toit surbaissé, et comme on peut l'aimer !
Sois assuré que nul ne saurait le comprendre
S'il n'a pas vu le jour lui-même parmi nous :
Notre maison, vois-tu, c'est comme un sanctuaire
Que nous voulons orner avec un soin jaloux,
C'est tout notre horizon, et c'est toute la terre !
Le bien-être pour nous réside en un décor
Sans luxe et sans orgueil, dont toute la richesse
Est faite de beauté dans l'ordre et le confort.
Des cuivres ruisselants que le soleil caresse,
Des étains au ton mat sous des reflets ternis,
Des faïences aussi, des grès, des porcelaines
De toutes les couleurs et de tous les vernis,
Et des meubles trapus taillés dans de vieux chênes :
Voilà quel est pour nous le décor familial
Où parmi la douceur s'écoule notre vie.

LE POÈTE

Tout est droit, tout est sain et tout est régulier,
Et sur tout cela flotte une paix que j'envie !
Oui, crois-moi, je comprends que la Flandre,
[vraiment,
C'est comme une atmosphère en laquelle on se
[baigne,
Qui vous prend tout entier dans son envoûtement,
Dont le cœur se nourrit et dont l'esprit s'imprègne,
Et nécessaire autant que l'air à respirer.

LE MEUNIER

Et d'ailleurs, ces moulins dont le charme t'attire,
Nul point de l'horizon ne les peut ignorer,
Et partout on les voit, joyeux comme un sourire :
A Steenwoorde, à Courtrai, sur les flancs du
[Mont Noir,
Au sommet de Cassel, à Wormhoudt, à Linselles,
A Loberghe, à Watten où debout dans le soir
Se dressent des vieux bois vermoulus qui chancellent.
Il en est de trapus, solides et carrés,
Il en est dont les flancs sont renflés de coursives,
D'autres sont miséreux, grêles et délabrés ;
Des toits sont façonnés ainsi que des ogives,
Sur d'autres qui sont droits, sans recherche et sans art,
Le soleil a roussi les planches imbriquées

Où la pluie a tracé, coulant de part en part,
De longs stigmates verts aux formes compliquées;
Et parfois le sillage où l'aile va tournant
Leur trace autour du front comme un nimbe de gloire
Plus fier et radieux qu'un drapeau frissonnant,
Et le moulin d'Hondschoote est inscrit dans l'histoire!

LE POÈTE

Quelle belle fierté t'anime et te remplit,
Pour tant de poésie éparse sur ta Flandre!

LE MEUNIER

Par tout ce qui l'exalte et ce qui l'embellit,
Sans pouvoir résister mon cœur se laisse prendre.

LE POÈTE

Mais, dis-moi, quel concours t'a conduit en ces lieux
Et t'a fait du moulin le seigneur et le maître?

LE MEUNIER

Ce moulin fut bâti par mes lointains aïeux
Sur un tertre choisi jadis par mon ancêtre;
Et de pères en fils tous se sont succédés
Jusqu'à moi qui le tiens aujourd'hui d'héritage.

De tels biens sont chez nous jalousement gardés :
Et nul n'aurait souffert d'en faire le partage ;
Et tel que mon aïeul l'a conçu puis bâti,
Il tourne encor pour moi léger, joyeux et libre,
Son rythme depuis lors n'est point appesanti
Et ses ailes toujours ont leur bel équilibre.
Mon père m'a conté qu'au bois de Clairmarais
Les plus droits, les plus durs et les plus beaux des chênes
Ont apporté leur bois pour façonner les rais,
(Car c'est aussi le bois dont on fait les carènes)
Et la forêt de Nieppe a fourni le pivot
Taillé dans l'épaisseur d'un orme centenaire,
Un bloc dur comme fer, sans faille et sans défaut.
Vois quelle silhouette à la fois digne et fière
Se découpe debout sur le fond de ciel gris :
Mon moulin c'est quelqu'un, c'est comme un person-
Un profil familial connu dans le pays, [nage,
Qui ne saurait déchoir et mourir sans dommage.

LE POÈTE

Je n'ai jamais si bien compris quelle valeur
S'attachait au moulin dans la plaine flamande,
Et toute chose en lui, la forme et la couleur,
A ce goût merveilleux d'histoire ou de légende.

LE MEUNIER

Les dents et les chevrons de tous les appareils
Sont faits en bois de hêtre exempt d'aubier trop tendre;
L'un sur l'autre, sans bruit, en des cycles jumeaux
Ils tournent doucement sans que l'on puisse entendre
Leur substance grincer, et leur long frottement
A poli sans l'user le dos de leur surface.

LE POÈTE

En les voyant tourner, je songe en ce moment
Aux lourds pignons d'acier qui balancent leur masse
Dans l'usine, au milieu d'un bruit assourdissant,
Dans le fracas d'enfer que font les engrenages.
Le glissement du bois est doux bien que puissant,
Et celui du métal est un affreux tapage!

LE MEUNIER

Viens, montons. Veux-tu voir les deux meules de grès?
L'une est fixe au milieu du bâti qui l'enserme:
En pierre de Tournai elle fut faite exprès,
Et celle du dessus est de fine meulière,
Douce, pour que le grain soit broyé sans à-coups.

LE POÈTE

Et je pense à Samson, aveugle, sous l'entrave,
Traînant sa lourde meule à grand renfort de coups,
Et contraint de tourner sous le fouet d'un esclave....

LE MEUNIER

Aujourd'hui, grâce à Dieu, l'homme civilisé
S'est enfin affranchi de cette barbarie,
Et quand pour ses besoins il sut utiliser
La puissance du vent, il mit son industrie,
Sur mer comme sur terre, à tendre et déployer
La toile qui se gonfle en des gestes lyriques.

LE POÈTE

Oh, quand il eut trouvé, à force d'essayer,
L'art d'opposer au vent des surfaces obliques,
Quel triomphe, sans doute, aussi quelle fierté!
Et j'aime imaginer quel fut son cri de joie
Quand il vit glisser l'aile avec agilité,
Comme fait, face au vent, le vaisseau qui louvoie.
Il dut battre des mains, dans son bonheur naïf,
Et s'écrier sans doute: Enfin je suis le maître,
Et j'ai domestiqué cet élément rétif!

LE MEUNIER

Poète rêveur ! Viens voir mes ailes : peut-être
N'as-tu jamais de près regardé ces grands bras
Qui brassent tout le jour l'éther impondérable,
Et qui n'ont point de sens, bas en haut, haut en bas,
Suivant sans dévier leur marche imperturbable.
Regarde : sur le bois, avec soin j'ai tiré
La voile en dur tissu. C'est du lin de la plaine
Qui roui dans la Lys est tissé bien serré,
Et que dès le matin le premier souffle entraîne
Avec le bruit soyeux d'une aile de pigeon.

LE POÈTE

Mais pour t'orienter, c'est toute une science ?
Pour guetter les courants du haut de ton donjon,
Et savoir les capter, dis-moi quelle influence
Te conduit à chercher le Nord ou le Ponant ?

LE MEUNIER

Je parcours du regard cette immense campagne
Qui s'étend à nos pieds : sur le blé frissonnant
Une ondulation glisse et pas à pas gagne,
Comme vont déferlant les vagues de la mer.
Cela va, vient et s'enfle ainsi qu'une marée,

Un décor animé, contre l'horizon clair ;
Alors, suivant des yeux cette houle dorée,
Comme en un livre ouvert je lis le sens du vent,
Et tourne mon moulin pour le prendre de face.
Car le grand vent, vois-tu, c'est un être vivant,
Si l'on ne sait le prendre, il tempête et menace,
Et pourrait vous briser les ailes d'un seul coup.
Souvent il vient du Nord, chargé d'odeur saline,
Brutal et violent, et sifflant comme un fou ;
Parfois il vient d'Ouest, alourdi de bruine ;
Ou quelquefois du Sud, lascif, efféminé,
Et gonflé de parfums dont la Flandre s'étonne,
Et toujours je présente, en un geste obstiné,
L'envergure de bois de l'aile qui frissonne.
La face du moulin reçoit toujours l'assaut
Qui sans cesse la rend plus nette et plus polie.
Lorsque le zodiaque a franchi le verseau,
Qu'en bourrasque d'hiver la neige se délie,
Ou bien lorsque la pluie au sein d'un lourd été
Eclate avec l'orage en une averse chaude,
Ou, quand aux jours d'automne empreints d'humidité,
L'horizon est chargé de la brume qui rôde,
Le moulin opposant toujours son front têtu,
Fait face, imperturbable, à ces intempéries.

LE POÈTE

Et quand tu veux cesser de moudre, que fais-tu ?
Et comment éviter les vents qui contrarient ?

LE MEUNIER

Il faut carguer la toile au prix de longs efforts :
C'est un labeur d'audace, une rude entreprise,
Après quoi c'est l'arrêt : l'aile n'est plus alors
Qu'un étroit fuselage où l'air n'a plus de prise.

LE POÈTE

Mais ce vent continu, n'est-il point harassé,
Ne connaît-il jamais ni répit ni fatigue ?

LE MEUNIER

Dieu n'a point condamné l'homme au travail forcé.
Etant de ses bontés infiniment prodigue,
Il a prescrit que l'homme après avoir peiné
Au prix de sa sueur, six jours de la semaine,
Se devait au repos paisiblement donner.

LE POÈTE

Le répit mérité vient compenser la peine.

LE MEUNIER

C'est ainsi qu'il en est avec les éléments.
Ils ont aussi des jours de calme et de détente
Qui sont comme sans vie et sans frissonnements
Où le vent laisse choir l'humeur impatiente,
Et la plaine connaît un immense repos :
Les lourds épis dorés n'agitent plus leurs tiges,
A travers le moulin il n'est plus de sanglots
Pleurant comme des voix lugubres qui s'affligent,
Et c'est partout la paix dans l'immobilité.

LE POÈTE

Tel un voilier surpris au cours de son voyage,
Lorsque le calme plat dans une nuit d'été
Le fixe en haute mer sans roulis ni tangage.
Conte-moi maintenant par le menu détail
Ce labeur attachant auquel tu te dévoues,
La vie et la raison du moulin au travail,
Le rôle des engins, les pignons et les roues.

LE MEUNIER

Toute chose évolue : On dit que mes aïeux
Ont autrefois connu des ères d'abondance,
Et qu'ils ont fabriqué des produits merveilleux
En broyant l'indigo, la wedde et la garance,

Pour toutes les couleurs qui paraient nos guerriers,
Depuis le justaucorps jusques à la cocarde,
Capote bleue et bonnet noir des grenadiers,
Dolman rouge éclatant des hussards de la garde,
Guêtres des voltigeurs ou cols bleus des marins,
Et les drapeaux claquant au vent de la victoire!

LE POÈTE

Si bien que tous ceux-là, cavaliers, fantassins,
Par qui au jour le jour fut écrite l'histoire,
Soldats qui sous le feu bataillaient rudement,
Héros de l'Épopée entrés dans la légende,
Devaient tous quelque chose en leur équipement,
Au moulin qui tournait dans la plaine flamande.

LE MEUNIER

Plus tard on apporta pour presser au moulin,
Tous les jaunes colzas chargés de lourde sève,
Et l'œillette odorante, et les bottes de lin
Dans la maturité de la fleur qui s'achève;
Les tiges ont donné le meilleur de leur suc,
Et l'huile en flots dorés a coulé sous la pierre.

LE POÈTE

Mais tout cela sans doute est aujourd'hui caduc,
Et ton moulin tournant debout dans la lumière
Ne moud plus que du blé pour faire du pain blanc.

LE MEUNIER

Il n'en sort aujourd'hui que de belle farine
Dont la fleur a blanchi les murs en s'envolant ;
Mon visage est poudré de la poussière fine,
Et l'air est imprégné de l'odeur du froment
Qui flotte en l'atmosphère alentour des deux meules.
Après qu'on a fauché les blés patiemment,
Dont tu n'aperçois plus que les dures éteules,
Après qu'on a battu dans l'aire les épis,
On apporte au moulin toute cette richesse,
Tout l'or de notre plaine et l'orgueil du pays.

LE POÈTE

Si tu savais, ami, la fierté, la noblesse
Dont peut se revêtir ce labeur de tes mains,
Et ce travail sacré du pain de l'existence !
Par lui, l'homme assuré des obscurs lendemains
Peut vers un sûr destin marcher en confiance.

LE MEUNIER

Je le sais. C'est pourquoi l'effort de chaque jour
Malgré qu'il soit ardu, me donne tant de joie,
Et j'y mets tout mon cœur avec tout mon amour.
J'aime tant la chanson de la meule qui broie,
Mes appareils de bois qui tournent doucement,
Ronronnant tout le jour, ainsi qu'une berceuse.

Et moi calme et joyeux parmi mon élément,
Je songe qu'en contraste à cette vie heureuse,
L'homme de la cité qui se plaît dans le bruit
Et peine tout le jour en d'immenses fabriques,
Ignore le bonheur : Il s'use et se détruit
Au choc assourdissant de lourdes mécaniques.
On a tout avili, tout dépoétisé :
Ce n'est plus le moulin, c'est la minoterie !

LE POÈTE

Eh sans doute, au progrès nul ne peut s'opposer,
Et l'on ne peut barrer la route à l'industrie,
Mais comme toi je songe à toute la beauté
Qui va disparaissant : Siècles des cathédrales,
Comme vous êtes loin ! A quoi bon discuter,
Le temps inexorable aux voûtes sidérales
Déroule sans arrêt les jours, les mois, les ans,
Et rien ne sert de regretter tout ce qui passe.

LE MEUNIER

Regarde autour de nous ce spectacle imposant :
Jusqu'au bout, aussi loin que ton regard embrasse,
Et même par delà la brume du lointain,
L'opulente moisson dore toute la plaine
Chatoyant au soleil ainsi que du satin,
Et son frissonnement chante comme une antienne.

LE POÈTE

Oui, c'est une splendeur dont mon œil ébloui
Pour se rassasier ne connaît point de cesse :
La Flandre toute entière ici s'épanouit.

LE MEUNIER

Alors moi, quand je vois cette immense promesse,
Je souris en mon cœur en songeant que l'été
Prépare pour moi seul une telle abondance
Pour le jour attendu de la maturité ;
Car tout cela viendra, franchissant la distance,
Pour être ici broyé sous ma meule au grain dur.
Sais-tu qu'en entendant tourner la lourde pierre,
Je regarde en moi-même, et sentant mon cœur pur,
J'adresse quelquefois au ciel une prière :

ORAISON " PRO PANE "

Soyez cent fois béni, Seigneur, pour l'opulence
De tous ces grains de blé qui viennent au moulin,
Don gratuit qui nous vient de votre seule main,
Principe essentiel de notre subsistance !

De ce blé sortira l'ineffable bienfait
Qui, mûri sur les champs de notre plaine blonde,
Nourrira chaque jour la surface du monde,
Ce pain quotidien qu'on mange avec respect.

Dispensez-le, Seigneur, jusqu'au bout de la terre,
A tous les affamés, à tous les malheureux ;
Soyez compatissant lorsque les miséreux
Lèvent les mains vers vous du fond de leur misère.

Apaisez chaque jour l'universelle faim !
Nul ne peut se passer de cette nourriture,
Ni le pauvre transi à qui la vie est dure,
Ni le riche opulent : Tous ont besoin de pain.

Donnez-en sans compter à la troupe innocente
Des enfants ingénus, tout joie et tout amour,
Ne sachant pas encor que l'on doit chaque jour
Vous en faire à genoux la demande pressante ;

Aux aigris, révoltés contre l'adversité ;
Aux soumis attendant de vous la récompense ;
Aux malades prostrés qui souffrent en silence ;
Aux vieillards sur le seuil de leur éternité ;

Aux mariniers qui vont voguant le long des berges,
Au fil majestueux des canaux somnolents ;
Aux voyageurs errants qui peinent à pas lents
Et marchent dans l'espoir des prochaines auberges ;



Aux marins attirés par un sort dangereux,
Qui se blessent les mains contre les durs cordages,
Et dans la sombre nuit se penchent aux bordages,
Attentifs à scruter l'horizon ténébreux ;



Aux soldats que la guerre entraîne dans sa suite
Au sillage maudit de carnage et de sang ;
Au pauvre prisonnier qui languit impuissant
Et dénombre des jours l'interminable fuite !



Du fond mystérieux de votre éternité,
Donnez à tous, Seigneur immensément prodigue,
Car j'ai moulu ce blé sans souci de fatigue,
Et mon geste atteindra toute l'humanité !



Et je tremble en songeant que ce froment, peut-être,
Quelque jour sur l'autel, dans un rite sacré,
Par des mots de mystère en un pain consacré,
Deviendra votre chair entre les mains du prêtre !



Et je tombe à genoux, priant avec amour,
Fier de collaborer à votre œuvre divine,
Et je dis à nouveau sans crainte de routine,
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour !

LE POÈTE

Comme tu comprends bien la majesté sereine
Du labeur de tes mains, et j'aime quand je vois
S'épancher doucement de ton âme trop pleine
Prière et Poésie en une seule voix.
Car on se sent poète à vivre solitaire,
Et le poète vit sans cesse près de Dieu :
Alors quoi d'étonnant à sentir la prière
Naître spontanément sur sa lèvre de feu ?
Les hommes d'aujourd'hui ne veulent plus
La beauté du travail ni l'élan de la foi ; [comprendre
Et quand l'humanité à force de descendre
Aura touché le fond du pire désarroi,
Déchue et revoltée, ayant brisé ses ailes,
Qui la relèvera du fond de sa rancœur,
Puisqu'elle aura perdu ces choses éternelles,
L'idéal de la vie, et la ferveur du cœur !

LE MEUNIER

Laisse là ce souci, cueille le jour qui passe !
Le monde est ce qu'il est, et Dieu seul le conduit.
Faisons notre devoir, le reste nous dépasse.

LE POÈTE

Et maintenant, je veux recueillir tout le fruit
De ces quelques instants où ta philosophie
M'a versé dans le cœur un baume bienfaisant
Dont l'essence subtile exalte et vivifie

LE MEUNIER

Retourne te mêler à la foule à présent,
Et souviens-toi qu'ici dans une paix profonde,
Sous le toit du moulin qui vire à tous les vents,
On connaît le secret du bonheur en ce monde
Que par tant de moyens cherchent tous les vivants.
Regarde : ton visage est poudré de farine,
Elle volait dans l'air pendant que tu passais :
Voici qu'à ton insu, cette poussière fine
Qui dans mon gai moulin blanchit tous les objets,
Tu vas en emporter : emporte aussi de même
Un peu de cette paix qui flotte ici dans l'air,
Dont tes cheveux poudrés demeureront l'emblème.»



Alors, comme on descend d'un bord en haute mer
Pour gagner les canots par-dessus la coupée,
J'ai repris les degrés de l'échelle de bois
Dont la longue âme oblique avait été coupée
Dans le corps de sapins rigides, durs et droits,
Et je suis descendu dans la plaine fertile
Où les blés ondulaient comme des flots mouvants.
Et tandis que j'allais parmi le soir tranquille,
Ruminant en mon cœur tant de pensers fervents,
Je me suis retourné pour contempler encore
Le profil du moulin qui m'avait captivé,
Comme on veut regarder encor un météore
Afin d'en conserver l'éclat dans l'œil gravé,
Et j'ai vu sur le ciel sa silhouette prendre
Un geste de beauté, et tracer à l'arrêt
Un grand signe de croix sur la plaine de Flandre,
Dans l'or du crépuscule où le jour se mourait...

Lille, Décembre 1942.

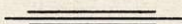


GRAVURES

*La gravure hors-texte de la page 5 représente le moulin
de COUDEKERQUE.*

*Le bandeau de la page 7 représente les moulins de
GHYVELDE.*

*Le cul-de-lampe de la page 31 représente le moulin de
l'HEY à BAMBECQUE.*



*Achevé d'imprimer
sur les presses
L. Danel.*

